

Libretto

ALEXANDER KENT

UN VAISSEAU DE HAUT BORD

Une aventure d'Adam Bolitho

roman

Traduit de l'anglais par
LUC DE RANCOURT

Libretto

Titre original :
Man of War

© Bolitho Maritime Productions, 2003.

© Libella, Paris, 2014, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-418-2

Alexander Kent, de son vrai nom Douglas Reeman, est né à Thames Ditton, en Angleterre, en 1924 et est décédé le 23 janvier 2017. Engagé à l'âge de seize ans dans la Royal Navy, il commence sa carrière maritime comme aspirant de marine pendant la Seconde Guerre mondiale lors des campagnes de l'Atlantique et de la Méditerranée. Il exerce ensuite des métiers aussi différents que loueur de bateaux ou policier, puis reprend du service actif au moment de la guerre de Corée, avant d'être versé dans la réserve.

En 1968, dix ans après avoir publié ses premiers romans, il revient à son sujet de prédilection : les romans maritimes de l'époque napoléonienne, et commence, avec *Cap sur la gloire*, une longue et passionnante série, dans laquelle il met en scène le fameux personnage de Richard Bolitho.

Qualifié par le *New York Times* de « maître incontesté du roman d'aventures maritimes » et unanimement reconnu comme l'héritier de Cecil Scott Forester, Alexander Kent doit son succès à sa parfaite connaissance de la vie à bord.

*À toi, Kim, avec tout mon amour.
Le Vengeur sort d'un grain !*

« Il est un temps pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux :

*Un temps pour naître, et un temps pour mourir ;
un temps pour planter, et un temps pour arracher ce qui a été planté ;*

*Un temps pour tuer, et un temps pour guérir ;
un temps pour détruire, et un temps pour bâtir ;
Un temps pour pleurer, et un temps pour rire ;
un temps pour se lamenter, et un temps pour danser. [...]*

*Un temps pour aimer, et un temps pour haïr ;
un temps pour la guerre, et un temps pour la paix. »*

ECCLÉSIASTE, III, 1-8

UN NOUVEL HORIZON

On venait de piquer huit coups à la cloche du gaillard d'avant, l'entrepont avait été évacué. Le vaisseau avançait tout droit – d'aucuns auraient dit qu'il avait l'air décidé – vers la terre qui grossissait et semblait s'étaler des deux bords. C'était ce moment que tout marin garde en permanence dans ses pensées. L'atterrissage. *Cet* atterrissage précis. Le retour au pays.

La voilure, déjà réduite – il ne restait plus d'établis que focs et huniers –, se gonflait à peine. La toile rêche déversait encore de l'eau qui tombait en pluie, après cette dernière nuit de l'approche finale.

Les collines et les falaises, d'abord noyées dans la pénombre, puis qui s'éclairaient dans la lumière laiteuse du soleil levant. Les amers familiers aux plus vieux des marins, d'autres qu'annonçaient les vigies au fur et à mesure que la terre prenait forme et couleurs : vert sombre par endroits, mais les teintes brunâtres de l'hiver dominaient partout. Car on était au début du mois de mars, en cette année 1817, et l'air était aussi acéré que la lame d'un couteau.

Cela faisait huit jours qu'ils avaient appareillé de Gibraltar, une traversée rapide en dépit des vents contraires qu'ils avaient dû subir sans cesse pendant toute la remontée du golfe de Gascogne, avant les parages bien connus d'Ouessant et les approches de Brest, cette côte qui avait été si longtemps

une côte ennemie. On avait toujours peine à croire que ces jours étaient révolus. Comme avait changé la vie de tous les hommes à bord de cette frégate gracieuse qui progressait lentement, le vaisseau de Sa Majesté Britannique *Le Sans-Pareil*, quarante-six canons, armé par deux cent cinquante marins et fusiliers.

C'était du moins la situation lorsqu'ils avaient quitté ce port, Plymouth. À présent, on sentait comme de l'excitation, mais aussi de l'inquiétude. Des mousses étaient devenus des hommes pendant qu'ils étaient au loin. À leur retour, c'était une autre existence qui les attendait. Quant aux plus âgés, comme Joshua Cristie, le maître pilote, ou encore Stranace, maître canonier, ils penseraient à tous ces bâtiments que l'on avait désarmés, réduits à l'état de pontons, voire même vendus à leurs ennemis d'antan.

Car c'était là tout ce qu'ils possédaient. Ils ne connaissaient pas d'autre vie.

La longue flamme de guerre se souleva et resta ainsi raidie dans une risée soudaine. Partridge, leur gros costaud de bosco, cria :

– Les bras sous le vent ! Parés, les gars !

Même lui, dont la voix puissante savait se faire entendre dans les tempêtes les plus violentes et au milieu des bordées assourdissantes, semblait hésiter à briser le silence.

On n'entendait plus que les bruits du navire, les craquements du gréement, parfois le bruit sourd de la tête de gouvernail, leurs compagnons durant tous ces mois, durant toute une année depuis que la quille du *Sans-Pareil* avait goûté au sel de la mer. Et maintenant, le retour à Plymouth.

Aucun de ceux qui étaient là ne serait plus conscient que lui du défi qu'il risquait d'affronter.

Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho se tenait à la lisse de dunette et regardait la terre avancer vers eux comme dans une lente et dernière étreinte. Des constructions prenaient

forme, on distinguait une église. Il aperçut un lougre de pêche en route de collision. Un homme grimpa dans le gréement pour lui adresser de grands signes lorsque l'ombre de la frégate passa sur lui. Combien de centaines de fois s'était-il tenu là ? Combien d'heures passées à arpenter le pont, combien de fois l'avait-on sorti de sa couchette pour une urgence ou une autre ?

Comme ce jour, par exemple, dans le golfe de Gascogne, quand un marin était passé par-dessus bord. La chose était banale. Un visage familier, un cri dans la nuit, puis l'oubli. Peut-être cet homme songeait-il lui aussi à son retour au pays. Ou se disait-il qu'il allait débarquer. Il suffisait d'une seconde ; un bâtiment ne pardonnait pas la plus petite négligence, le moindre instant d'inattention.

Adam Bolitho se ressaisit et serra le fourreau du vieux sabre accroché sous son manteau, encore un geste qu'il faisait souvent sans y penser. Il balaya du regard toute la longueur du pont, les batteries de dix-huit-livres impeccablement alignés dont les gueules pointaient exactement sous le passavant qui les surmontait. Les ponts bien briqués et débarrassés de tout ce qui n'y avait pas sa place, les cordages inutilisés lovés en glènes. On avait dégagé les bras et les écoutes de leurs taquets, tout était paré. Les cicatrices de ce dernier et furieux combat, devant Alger, qui lui semblait parfois si lointain, ces cicatrices avaient été soigneusement reprises, repeintes ou passées au goudron. Il n'y paraissait plus, sauf aux yeux exercés d'un vrai marin.

Il entendit une poulie grincer et devina sans avoir besoin de tourner la tête que les timoniers avaient frappé à bloc l'indicatif du *Sans-Pareil*. Encore que, pour la plupart des gens, c'était inutile.

C'est alors seulement que les souvenirs vous revenaient. Roger Cousens était l'aspirant chargé des signaux. Plein d'enthousiasme, consciencieux, agréable à vivre. Encore un

visage disparu. Adam Bolitho sentait le vent de noroît lui fouetter le visage, telle une main glacée.

Une voix annonça tranquillement :

– Le canot de rade, commandant !

Il n’y avait aucune excitation. On aurait cru deux hommes qui échangeaient quelques remarques sans importance sur un chemin de campagne.

Adam Bolitho emprunta sa lunette à un aspirant et la braqua sur une rangée d’autres silhouettes familières. Les timonniers, ils étaient trois, si le vent ou la marée avaient envie de leur jouer un dernier tour ; le maître pilote, une main à plat sur la carte, mais les yeux tournés vers la terre ; une escouade de fusiliers en rangs, parés à donner la main si nécessaire aux bras d’artimon ; le second ; un second maître bosco ; et deux petits tambours des fusiliers qui avaient semblait-il grandi depuis qu’ils avaient vu Plymouth pour la dernière fois.

Immobilisant sa lunette, il examina le canot de rade, avirons rentrés, presque immobile à cette distance. Il serra les mâchoires. Voilà ce que son oncle appelait dans le temps *visualiser la carte pour notre compte*.

C’était le moment.

Pas trop tôt, mais jamais trop tard. Il ordonna :

– Venez dans le vent, monsieur Galbraith !

Il sentait presque le regard du lieutenant de vaisseau posé sur lui. Surprise ? Approbation ? Le danger était passé. Les échanges formels reprenaient leurs droits.

– Les bras sous le vent, là-bas ! *Venir dans le vent !*

– Aux bras de huniers !

Des marins s’attelèrent aux écoutes et aux drisses. Un quartier-maître bosco envoya deux hommes en renfort pour y ajouter leur poids, tandis que *Le Sans-Pareil* courait lentement sur son erre vers le poste de mouillage qui lui avait été attribué.

– *La barre dessous !*

Une légère hésitation, puis la grande roue double commença lentement à tourner. Les timoniers bougeaient comme s'il s'était agi d'un seul être.

Adam Bolitho s'abrita les yeux, car le soleil dardait ses rayons à travers les haubans et la toile faseyante. Le bâtiment, son bâtiment, venait lentement dans le lit du vent.

Il aperçut son maître d'hôtel qui observait le pont où tous s'activaient, attendant de s'occuper du canot, paré à tout imprévu.

– *Mouillez!*

La grande ancre chuta depuis son capon et les embruns jaillirent au-dessus de la belle figure de proue.

Après tous ces milles et ces milles, après la souffrance et le triomphe, pour le meilleur et pour le pire, *Le Sans-Pareil* était de retour chez lui.

Le lieutenant de vaisseau Galbraith leva les yeux vers les hauts afin de s'assurer que le retour en Angleterre n'avait pas permis au laisser-aller de prendre le pas sur l'entraînement à la manœuvre.

Toutes les voiles étaient impeccablement carguées, la flamme de guerre ondulait dans la brise de terre, le pavillon flottait au-dessus de la lisse de couronnement, éclatant de couleur sur le fond de terre. On l'avait hissé avant l'aube pour remplacer le pavillon déchiré et presque en lambeaux. Des fusiliers étaient postés en faction pour repousser visiteurs non autorisés, négociants, sans compter quelques filles de joie : tous ceux qui savaient que les marins du *Sans-Pareil* n'avaient guère trouvé à dépenser leur paie au cours des derniers mois. Et l'on parlait également de butin enlevé aux négriers, de parts de prise.

Il regarda le canot de rade qui s'approchait. Un officier se tenait debout dans la chambre et s'abritait les yeux. Leur premier contact avec l'autorité supérieure depuis qu'ils

avaient quitté le Rocher. *Le Sans-Pareil* allait probablement être envahi par les gréeurs et les charpentiers, dont certains avaient peut-être participé à sa construction, quelques années plus tôt.

Il fut parcouru d'un frisson. Et ce n'était pas la morsure de ce vent de mars.

Il avait aperçu les vaisseaux désarmés et bien alignés, de gros et de plus modestes, lorsque *Le Sans-Pareil* avait évolué pour gagner le mouillage. De fiers vaisseaux, dont les noms étaient fameux. Certains étaient déjà là quand ils avaient appareillé de Plymouth, la dernière fois, destination la Méditerranée et Alger. Cela remontait à huit mois.

Quel serait le prochain ?

Le lieutenant Galbraith examina la chose, comme un officier pèse les espoirs de carrière d'un subordonné. Ses états de service étaient flatteurs. Il avait pris part à tous les combats, à Alger et encore auparavant. Le capitaine de vaisseau Bolitho l'avait déjà proposé pour un commandement, il l'avait même fait par écrit auprès de l'amiral commandant à Plymouth, avant leur appareillage. Et à supposer qu'il ne se passe rien ? Il risquait de rester second une fois encore, jusqu'à ce qu'on lui passe définitivement devant.

Irrité, il chassa toutes ces idées. Il avait un embarquement, et un bel embarquement, bien mieux que ce à quoi avaient droit tant d'autres.

Gagnant la porte de coupée, il salua l'officier de garde qui montait à bord.

Leur visiteur, après avoir jeté un coup d'œil au pont, lui dit :
– J'ai entendu parler de ce que vous avez accompli à Alger ! Lord Exmouth ne tarissait pas d'éloges, dans la *Gazette* !
– il tendit à Galbraith une grosse enveloppe scellée. Pour le commandant – et, indiquant la terre d'un coup de menton :
De la part de l'amiral.

Puis l'homme jeta un regard négligent aux marins qui

s'activaient, peut-être déçu de ne pas apercevoir le moindre blessé, ni de trous sur la coque dont les peintures noires et blanches avaient été fraîchement reprises.

– Un second canot passera récupérer les dépêches, ainsi que votre courrier, si vous en avez – l'officier empoigna les mains courantes avant d'ajouter dans un sourire : J'allais oublier, bienvenue au pays !

Galbraith le regarda descendre le long de la muraille, les avirons plongèrent dans l'eau alors qu'il n'avait même pas eu le temps de s'asseoir.

Puis il se dirigea vers l'arrière, se baissant sans y penser en arrivant sous la poupe.

Il passa devant le carré, désert à l'exception d'un garçon de poste ; tout le monde devait être sur le pont pour profiter de l'occasion.

Le fusilier de faction devant la porte tapa du pied et beugla :

– Officier en second, *commandant* !

Galbraith se demandait s'il s'y habituerait jamais. Les fusiliers marins semblaient se comporter comme s'ils étaient dans une cour d'honneur et non dans l'univers confiné d'un vaisseau.

La portière en toile s'ouvrit et Galbraith se retrouva devant le jeune Napier, le domestique du commandant, qui avait capelé sa meilleure vareuse bleue.

Galbraith avait tout saisi d'un seul coup d'œil. La grand-chambre qui lui était devenue si familière, où ils avaient tant de fois discuté et partagé leurs réflexions, dans la limite de ce que pouvaient faire un commandant et son second ; d'expérience, la chose était rare. Des moments d'inquiétude et de doute. Mais aussi de fierté.

Des habits gisaient épars sur le banc de poupe, les vêtements de mer du commandant, ravaudés et passés. Sa plus belle vareuse se balançait, accrochée à la claire-voie.

Bolitho jeta un regard souriant à Galbraith.

– A-t-on préparé mon canot? – et, se tournant: David, aidez-moi à enfiler la manche... nous ne sommes pas à quelques minutes près. L'amiral doit savoir que nous avons mouillé.

Galbraith hésita un peu, puis lui tendit l'enveloppe.

– De la part de l'amiral, commandant.

Bolitho la prit et la retourna entre ses mains brunies par le soleil.

– L'encre est à peine sèche, Leigh.

Son sourire s'était effacé. Il aurait pu être seul dans sa chambre. Il prit un couteau et ouvrit le pli.

On entendait des piétinements au-dessus, des grincements de poulies. Les hommes du bosco s'apprêtaient à affaler le canot. Il y avait tant de formalités à accomplir lorsqu'un bâtiment rentrait de mer. Mais Galbraith n'entendait rien, il observait les doigts du commandant serrés sur l'enveloppe. Le sceau brisé luisait comme le sang qui jaillit sous la balle de mousquet d'un tireur d'élite. Il finit par dire:

– Un problème, commandant?

Adam Bolitho fit volte-face. Son visage était caché dans l'ombre.

– Je vous ai déjà dit... – il tenta de se reprendre, au prix d'un effort, comme Galbraith l'avait vu faire tant de fois. Pardonnez-moi – puis, s'adressant à Napier: Laissez tomber, avec cette manche. Il faudra qu'ils m'acceptent comme je suis – il lui posa la main sur l'épaule. Et ne fatiguez pas votre jambe. Rappelez-vous ce que vous a dit le chirurgien.

Napier hocha la tête en silence.

– Le bâtiment va changer de poste de mouillage. Les réparations, un passage en carène... vous le savez sans doute.

Il tendit le bras comme pour caresser le bordé peint en blanc, mais laissa retomber la main à son côté.

– Ce n'est pas volé, après ce qu'il a subi devant Alger.

Il semblait s'adresser à son bâtiment et à personne d'autre.

Il effleura la vareuse suspendue là et ajouta :

– Demain, vous recevrez les ordres du chef d'état-major de l'amiral. Nous en parlerons lorsque je serai de retour à bord.

Il regardait fixement l'enveloppe, qu'il tenait toujours à la main. Il fallait qu'il réfléchisse froidement. Qu'il se vide l'esprit, comme il se contraignait à le faire chaque fois qu'il pensait que tout était fini. Perdu pour de bon. Deux hommes qu'il avait fini par connaître si bien depuis qu'il avait pris le commandement du *Sans-Pareil*, deux ans plus tôt tout juste, ici même, à Plymouth ; il avait été leur premier commandant. Galbraith, solide, fiable, consciencieux. Et le jeune David Napier qui avait manqué de mourir, avec cet énorme éclis déchiqueté qui lui sortait de la jambe comme quelque arme horrible. Il s'était montré si courageux, à ce moment puis plus tard, sous le bistouri du chirurgien, quand la blessure s'était infectée. Comme lui, peut-être, au même âge...

Il avait l'impression que ses mains tremblaient, que son cerveau n'était que bruit et fureur.

Lorsque Adam reprit la parole, ce fut d'une voix très calme.

– Je débarque du *Sans-Pareil*. J'ai été relevé de mon commandement.

Une voix si calme, alors que sa voix intérieure hurlait : *Ce n'est pas vrai ! Pas ce bâtiment ! Pas déjà !*

Galbraith fit un pas vers lui. On lisait sur ses traits bien dessinés un mélange d'incrédulité et de colère, comme si cette blessure était sienne.

– C'est sûrement une erreur, commandant. Un imbécile de secrétaire à l'Amirauté ! Après tout ce que vous avez accompli ? Même l'officier de garde ne parlait que de ça, l'hommage rendu par Lord Exmouth au *Sans-Pareil* dans la *Gazette* !

Adam voulut prendre sa vareuse, mais Napier l'avait déjà à la main, décontenancé, encore incapable de comprendre

ce que tout cela impliquait. Ce qui, d'une certaine façon, lui permettait de conserver son calme.

– Restez, David. J'ai à faire.

Adam se rappela soudain ce qu'avait répondu Napier au contre-amiral Thomas Herrick lorsque celui-ci avait demandé au garçon si c'était bien lui qui prenait soin de son commandant. *Nous prenons soin l'un de l'autre.*

Le jeune Napier avait dit cela avec tant de simplicité. Pourtant, dans l'état d'hébétude où il se trouvait, c'était une petite chose à laquelle se raccrocher. Toute petite. Adam reprit :

– Faites part de la nouvelle aux autres, Leigh. Je leur parlerai plus tard, peut-être ici même.

Ses yeux sombres lançaient des éclairs, laissant paraître pour la première fois ce qu'il endurait. Il poursuivit :

– Tant que j'en suis capable.

– Le canot va accoster, commandant, lui dit Galbraith.

Sans un mot, ils échangèrent une poignée de main. Ils n'avaient pas besoin de parler. Le fusilier claqua des talons à leur passage lorsqu'ils gagnèrent l'échelle de descente ; sous une heure, la nouvelle aurait fait le tour du bord. Mais tout ce que voyait le factionnaire, c'était le commandant et son second, suivis de ce jeune homme dans sa superbe vareuse bleue et qui restait un ou deux pas en arrière.

Galbraith respira profondément en arrivant en haut de l'échelle et en émergeant sous ce ciel bleu très clair. Le tissu de sa chemise frottait sur sa blessure, à l'épaule, là où une balle de mousquet l'avait atteint le jour de cet incendie furieux à Alger. À un pouce près, moins peut-être, il ne serait plus de ce monde.

Il vit le commandant saluer d'un signe de tête un homme sur la dunette ; il lui fit même un sourire.

Un nouveau commandement... peut-être. Un vaisseau plus gros, plus imposant, en récompense de ses hauts faits sous

les ordres de Lord Exmouth. Par les temps qui couraient, cela paraissait très improbable.

Le Sans-Pareil était son bâtiment. Ils ne faisaient plus qu'un. *Nous sommes tous ainsi.*

Galbraith se souvenait des paroles chaleureuses de l'officier de garde, moins d'une heure auparavant.

J'allais oublier, bienvenue au pays!

Lorsqu'il se retourna, Adam Bolitho se tenait seul près de la porte de coupée ; Napier était déjà descendu dans le canot qui attendait le long du bord, avirons rentrés et immobiles comme des os blanchis.

Luke Jago, le maître d'hôtel du commandant, serait là lui aussi, vigilant, tel que Galbraith l'avait vu dans la fureur d'un combat naval. Il avait certainement déjà deviné de quoi il retournait. C'est comme ça dans la marine, dans la « famille », comme disaient les vieux mathurins.

Les fusiliers présentèrent les armes, les sifflets lancèrent leurs trilles pour rendre les honneurs. Lorsque Galbraith remit sa coiffure en place, la porte de coupée était vide.

Bienvenue au pays.

L'aide de camp de l'amiral était tendu, un peu gêné, même. Il avait gardé la main posée sur la porte.

– Sir Robert vous demande de patienter un instant, commandant. Un visiteur imprévu... vous comprenez, commandant.

Adam passa dans l'autre pièce, claire et spacieuse, telle qu'il s'en souvenait de ses visites précédentes. Lorsqu'on lui avait donné *Le Sans-Pareil*, tout frais sorti du chantier naval, le premier bâtiment à porter ce nom dans la marine, puis plus tard, lorsqu'il avait rendu visite au vice-amiral Valentine Keen qui occupait alors ce poste. Enfin l'an passé, en juillet, quand il avait rallié la flotte de Lord Exmouth avant l'attaque d'Alger, devenue inévitable. Il s'était produit tant

d'événements au cours de ces huit mois. Plymouth avait hérité d'un nouvel amiral, Sir Robert Burch, dont c'était probablement la dernière affectation.

Le lieutenant de vaisseau poursuivit :

– Nous avons tous assisté à votre arrivée, commandant. Voilà longtemps que je n'avais pas vu autant de monde. Certains ont dû se lever avant l'aube.

Adam posa sa coiffure sur un siège et s'approcha d'une fenêtre. L'aide de camp n'y était pour rien ; c'était rarement le cas. Lui-même avait été aide de camp. Il se mordit la lèvre. Aide de camp de son oncle. Cela paraissait un autre monde. Et son oncle...

Sir Richard Bolitho était mort près de deux ans plus tôt, tué sur le pont de son vaisseau amiral, le *Frobisher*, d'une seule balle. Ce souvenir le brûlait encore.

L'autre ne quittait pas des yeux le jeune commandant de frégate dont le nom avait figuré si souvent dans la *Gazette*, connu pour s'être battu au corps à corps avec tout adversaire qui se présentait, avant que la guerre se termine et que ces ennemis jurés se transforment en alliés douteux. Combien de temps cela pourrait-il durer ? On se souviendrait peut-être plus tard de la bataille d'Alger comme de la dernière grande bataille navale sous voiles. Lord Exmouth avait lui aussi commandé des frégates, il s'était signalé comme le plus célèbre et le plus heureux des marins au cours de cette guerre interminable. Il avait été obligé de laisser tous ses doutes de côté pour violer la règle non écrite qu'il avait toujours respectée : ne jamais rien tenter quand des vaisseaux se trouvent confrontés à des batteries côtières. Et dans ce cas précis, l'ennemi disposait d'un millier de pièces.

Mais ce pari avait été le bon et c'est le talent qui l'avait emporté. La bataille avait fait rage pendant le plus gros de la journée. Des vaisseaux explosaient, prenaient feu, des hommes s'étaient battus jusqu'à la mort. L'aide de camp

songeait à la frégate joliment conduite qu'il avait aperçue ce matin même, toute brillante au soleil de l'aurore, et aux mots qu'avait employés Lord Exmouth.

Je veux vous avoir avec moi dans l'escadre. Le même bâtiment. Il se tourna encore une fois vers la silhouette élancée qui se tenait près de la fenêtre : les cheveux noirs, ces traits délicats et sensibles. Le même commandant.

Adam se savait observé. Il en avait l'habitude. Le commandant d'une frégate : fringant, indifférent à tout, non soumis à la contrainte de l'escadre. Il savait trop bien ce que l'on pouvait penser. Imaginer.

Il entrouvrit la fenêtre et observa une escouade de fusiliers marins qui faisaient l'exercice sur la place. De nouvelles recrues venues de la caserne proche, raides et fières dans leur tenue écarlate. Un sergent, qui se balançait doucement d'avant en arrière, leur disait : « Vous obéissez aux ordres sans poser de question, *vu*? Le moment venu, on vous enverra sur un bâtiment de ligne ou peut-être une frégate, comme celle qui est arrivée ce matin. » Lorsqu'il se tourna légèrement, on vit les trois chevrons étincelants sur sa manche. « Mais souvenez-vous de ça, ce n'est pas le colonel ni même l'adjudant qui décide. » Il leva légèrement le coude. « C'est moi. »

Adam referma la fenêtre, il sentait encore l'air glacé sur ses lèvres.

Il songeait au caporal Bloxham, promu sergent, tireur hors pair avec son « Bess », comme il avait affectueusement appelé son mousquet ce jour-là. Il avait tiré un seul coup de feu et avait sauvé son commandant, ainsi que le jeune garçon qui gisait, impuissant, la jambe transpercée par un éclis.

L'aide de camp lui dit précipitamment :

– Je crois que le visiteur se retire, commandant – ils échangèrent un regard, et il ajouta : C'est un honneur pour moi d'avoir fait votre connaissance, commandant.

Adam entendit des bruits de voix, des portes qui claquaient,

puis quelqu'un qui partait en courant, peut-être pour commander une voiture à l'intention de celui qui s'en allait.

Il ramassa sa coiffure.

– J'aurais préféré que les circonstances soient plus agréables – il lui tendit la main. Mais merci. Vous n'avez pas un rôle facile. Je le sais par expérience.

Une cloche tinta quelque part, et l'aide de camp parut se souvenir soudain de quelque chose.

– *Le Sans-Pareil* va passer au bassin, commandant. Mais une chose est sûre, ce ne sera pas un carénage à la va-vite comme la dernière fois.

Adam réprima un sourire.

– Les *deux* dernières fois.

Il le prit par le bras et tous deux se dirigèrent vers la porte ; cela lui rappelait le conseil de guerre, après la perte de l'*Anémone*. *Le prisonnier et son escorte*.

– Ainsi, je ne serai pas remplacé ?

L'officier respira profondément. Il en avait trop dit. Il finit par répondre :

– Feu mon père avait coutume de dire, commandant, lorsque le sort lui était contraire : « Regarde un nouvel horizon. »

Il rougit quand Adam le dévisagea. Il n'oublierait jamais ce visage.

Puis il annonça :

– Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho, sir Robert !

Adam serra plus fort le vieux sabre et le plaqua contre sa cuisse. Un rappel. Il n'était pas seul.

Luke Jago, le maître d'hôtel du commandant, s'approcha du bord de la jetée et poussa du bout du pied un galet dans l'eau.

Il était incapable de raisonner et ne savait plus quoi penser, ce qui ne lui ressemblait guère. Il était le bras droit du

commandant, lequel lui faisait entièrement confiance, et il se retrouvait dans une position plus précieuse encore que ce qu'il aurait jamais cru. Il avait parfois du mal à se rappeler comment c'était avant, avant cette poignée de main qui avait tout changé. La colère, l'amertume, tout cela appartenait à une autre vie. Par le passé, il avait été fouetté injustement, sur ordre d'un commandant bien différent ; un officier avait pourtant plaidé en sa faveur, prouvé son innocence, mais trop tard pour lui éviter la punition. On lui avait présenté des excuses, mais les traces du chat marqueraient son dos jusqu'à sa mort. Il était dans la nature de Jago de se méfier des officiers, et plus ils étaient jeunes, plus il lui était difficile de dominer ce sentiment. De jeunes aspirants, du blé en herbe, qui pouvaient bien écouter ses conseils, des trucs de métier appris à force d'années passées à la mer sur un bâtiment ou un autre ; ces gens-là pouvaient brutalement changer du tout au tout et devenir pète-sec comme des chiots une fois qu'ils avaient trouvé leurs marques.

Il s'abrita les yeux pour observer la frégate à l'ancre. Son bâtiment, sa maison depuis un peu plus de deux ans tout juste. Mais il avait déjà connu des jours comme celui-ci.

Il avait tout écouté, pendant la traversée depuis Gibraltar. Les hommes endurcis et les jeunes pleins d'espoir, qui rentraient au pays, qui allaient recevoir leurs parts de prise et de butin qu'ils savaient être leur dû. Dans la marine, il était toujours dangereux de trop espérer ou de prendre quoi que ce fût pour acquis. Lorsqu'ils avaient quitté Plymouth, huit mois plus tôt, il avait vu tous ces bâtiments à l'abandon, ces pontons, eux qui avaient fait autrefois la fierté d'une grande flotte. Lorsque *Le Sans-Pareil* avait mouillé, la veille, ils étaient toujours là.

Il entendait le jeune Napier qui se tortillait sur le tas de bagages qu'ils avaient descendus à terre quelques heures plus tôt. Son compagnon, Daniel Yovell, était un homme

corpulent. Il s'était porté volontaire pour embarquer comme secrétaire du commandant lorsqu'il avait appris la mort du précédent. Ou du moins est-ce ce que Yovell avait prétendu. Jago savait maintenant que la vérité était différente. Yovell avait été le secrétaire de Sir Richard Bolitho, puis son secrétaire à bord de son vaisseau amiral. Et son ami : quelque chose d'assez rare à bord d'un bâtiment de guerre. Tout en rondeurs, doux et dévoué, l'homme s'était vu offrir une chaudière près de la vieille demeure des Bolitho à Falmouth. Là-bas, il aidait à gérer la propriété, des affaires auxquelles Jago n'entendait strictement rien. Mais quelque chose avait poussé Yovell à reprendre la mer, et il était arrivé en compagnie de volontaires quand le commandant Adam manquait de marins bien amarinés. Des hommes venus du dernier bâtiment de Sir Richard, et quelques-uns qui avaient déjà servi avec lui au cours de différentes guerres. Jago donna un nouveau coup de pied dans un galet qui tomba dans l'eau. Tous ces foutus ennemis qu'il fallait désormais traiter comme des alliés.

Et le garçon, Napier, à quoi pouvait-il bien songer... C'était sa mère qui l'avait engagé dans la marine, comme beaucoup d'autres. Remariée, elle vivait désormais avec son nouveau mari en Amérique, si c'était vrai. Jago avait connu beaucoup d'histoires semblables. Une fois que le rejeton avait signé, l'intérêt qu'on lui portait s'estompait. Napier était entièrement dévoué à son commandant, et Bolitho n'était jamais trop occupé quand il s'agissait de lui expliquer quelque chose. Les imbéciles de l'entrepont pouvaient bien en penser ce qu'ils voulaient, à bord d'un vaisseau du roi nul n'était aussi seul que le commandant.

Napier lui dit soudain :

– Le canot pousse !

Il paraissait tendu, anxieux. Il avait toujours été mûr, pour un jeunot. Jago, qui allait et venait à sa guise en sa qualité de maître d'hôtel du commandant, connaissait la vie qui se

déroulait dans la grand-chambre, derrière les portières de toile et le cabillot de faction dans sa tunique rouge. Il avait le sentiment d'appartenir à ce monde.

Il entendait dans le lointain le bruit des avirons qui tombaient dans l'eau, le grincement si familier des manches dans les dames de nage. Il se surprit à serrer les poings. Il avait la bouche sèche.

Et moi, qu'est-ce que je vais devenir? Yovell regagnerait sa chaumière. Le garçon resterait avec son commandant. Et *Le Sans-Pareil* allait rentrer à l'arsenal, il le savait. Tous ces engagements, lorsqu'il tremblait et vacillait sous les boulets de l'ennemi qui s'enfonçaient dans sa coque, sous la flottaison bien souvent.

Et la dernière fois, devant Alger, où tant d'hommes étaient tombés, tandis que l'air vibrait sous le fracas des tirs d'artillerie et des éclis arrachés au bordé – cette bande d'imbéciles, ils l'avaient oublié, ça aussi? Avaient-ils aussi oublié que, pendant la traversée du retour, les pompes avaient dû fonctionner sans relâche, quart après quart?

On allait désarmer *Le Sans-Pareil*. Ensuite... La décision revenait à ceux qui n'avaient jamais entendu le tonnerre d'une bordée, ni tout risqué pour serrer la main d'un camarade d'où la vie s'échappait.

Il allait recevoir sa paie, sa part de prise, et se donner un peu de temps. Créer une société peut-être. Prendre femme s'il s'en trouvait une pour croiser son chemin. Le commandant Bolitho ne recevrait peut-être pas de nouveau commandement. Il n'aurait plus besoin de maître d'hôtel.

Yovell avait encore gravée dans la mémoire l'expression qu'avait affichée le commandant, la veille, en rentrant de son rendez-vous chez l'amiral. Il fronça le sourcil. Jago était patron du canot, près de cette même jetée. L'armement avait revêtu ses meilleurs habits, comme toujours. *On juge d'un bâtiment à sa drome*. Celui qui avait dit ça avait bien raison.

Et l'armement du canot du commandant devait être le meilleur. Ce n'était même pas le canot du *Sans-Pareil*; il avait été trop endommagé par les boîtes à mitraille et les balles de mousquet pour que ça vaille la peine de le réparer. Comme quelques hommes de son armement initial.

La chose le frappa. Le capitaine de vaisseau Bolitho avait descendu ces marches. Des milliers d'officiers de marine les avaient empruntées, pour une promotion, pour un nouvel embarquement, pour aller chercher leurs ordres ou se retrouver devant un conseil de guerre. Mais hier, sur cette jetée, le commandant l'avait pris à part et lui avait dit qu'on allait le relever de son commandement, qu'il attendait les ordres. Il ne l'avait pas confié au second, ni à aucun autre des officiers. *C'est à moi qu'il l'a dit le premier.*

Yovell demanda soudain à Napier :

– Comment va votre jambe, David ?

Le jeune garçon se tourna vers lui, surpris qu'il l'ait appelé par son prénom. Comme le commandant.

– Ça va mieux.

Il s'avança précautionneusement jusqu'au bord de la jetée, sans quitter le canot des yeux. Le même que celui qui les avait déposés à terre avec leur chargement.

Yovell s'était levé. Il regardait Jago, il se souvenait de leur première rencontre l'an passé, quand Jago avait émis l'idée qu'il était trop vieux pour embarquer, quelle que soit la fonction. Ils étaient devenus amis depuis, même si aucun ne comprendrait jamais l'autre. Sauf en ce jour.

Yovell était là lorsque le commandant Adam Bolitho avait achevé ses dernières tâches avant le départ. Des documents à signer et à montrer au lieutenant de vaisseau Galbraith qui devait assurer le commandement par intérim. Le seul sans doute qu'il aurait jamais, même si Yovell savait, pour avoir pris les lettres en dictée, que le commandant n'avait jamais cessé d'en demander un pour lui.

Il avait vu l'autre face des choses lorsqu'un brick avait déposé du courrier à bord, des lettres qui avaient dû les manquer plusieurs fois en Méditerranée. Mais il n'y avait aucune des lettres qu'Adam Bolitho attendait, qu'il espérait. Comme ce petit billet tout chiffonné qu'il conservait dans son journal intime, rédigé par la jeune femme qu'il avait connue lors de son dernier passage à Plymouth.

Adam Bolitho n'avait jamais révélé son nom. Mais Yovell l'avait aperçue, lorsqu'il s'était rendu à la vieille demeure de Falmouth et qu'un courrier était venu apporter des ordres pour *Le Sans-Pareil* et son commandant. Ils étaient arrivés dans une petite voiture tirée par un poney, installés côte à côte, puis elle était repartie seule. Il l'avait vue qui lui embrassait le poignet, là où quelques larmes étaient tombées. Il s'était dit qu'ils se conduisaient comme des amants. Peut-être n'était-ce qu'un rêve ?

Yovell mit la main sur l'épaule de Napier et lui dit :

– C'est le plus dur.

À qui s'adressait-il ?

Il vit le canot virer lentement vers l'escalier de la jetée. En d'autres temps, il aurait été armé par les commandants de la Flotte ou de l'escadre. Mais ce jour-là, il n'y avait pour spectateurs que ces coques abandonnées.

Jago grimaça.

– Mais quel équipage !

Il manqua d'en cracher sur les pavés.

– *Les officiers !*

Les lieutenants de vaisseau Galbraith et Varlo, le jeune Mr Bellairs qui était encore aspirant lorsque *Le Sans-Pareil* avait pris armement. Luxmore, capitaine de fusiliers, Partridge le bosco, même le vieux Blane, charpentier. Et les aspirants également, avec Deighton à la barre près du commandant.

Le brigadier, un autre aspirant, rentra son aviron et s'avança vaille que vaille avec sa gaffe, mais faillit se casser la figure.

– Rentrez!

Des vivats brisèrent le silence, bien nets mais très faibles avec la brise glaciale qui soufflait au large.

Yovell sentit l'épaule du garçon frissonner sous sa main. Il avait assez d'imagination pour songer, lui aussi, que tous ces cris venaient peut-être de ces vaisseaux lugubres et déserts.

Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho se leva lentement et attendit que le canot accoste le long des marches.

Il n'entendait rien, ne voyait rien. Il était comme dans un rêve confus, et pourtant chaque image se détachait. Des poignées de main, des visages qui émergeaient de la brume, des hommes qui lui parlaient, une main s'était tendue alors qu'il se frayait un chemin jusqu'à la porte de coupée. Même les trilles des sifflets lui avaient paru différents. Ce sentiment d'être un simple spectateur.

S'il avait craqué... Il serra plus fort son sabre. Il en avait vu d'autres succomber, et cela lui était arrivé, à lui aussi.

Il jeta un coup d'œil entre les avirons mâtés et vit le bâtiment. Son bâtiment.

Les vivats ne discontinuaient pas. Tous ces visages. Mais ce n'était pas le moment. *Ne regarde pas en arrière.* C'était ainsi. C'était ainsi que cela devait être dans la marine, si l'on voulait survivre. Pour l'instant, l'émotion était son plus grand ennemi.

Il monta sur la jetée. Personne ne disait rien. Le canot poussa.

Ne jamais regarder en arrière. Il le fit pourtant, brandit sa coiffure, mais pas assez vite pour se protéger les yeux de la lumière aveuglante. Ses yeux qui le piquaient, de toute façon. *Ne regarde pas en arrière.* Il aurait pourtant dû le savoir.

Jago était là.

– Alors, Luke, vous avez pris une décision?

Jago lui tendit la main d'un air impassible.

– On continue comme devant, hein, commandant?

Adam fit un signe de tête aux autres. La voiture devait être arrivée de Falmouth ; l'amiral avait fait le nécessaire, lui qui avait eu du mal à cacher son soulagement lorsque leur bref entretien s'était terminé.

Il se retourna encore une fois, mais le canot était caché par le mur de la jetée. Ce soir, Galbraith allait s'installer dans la grand-chambre et boire seul.

Non, en fait, il n'en ferait rien.

Adam lança un regard à Napier et fut bouleversé de le voir aussi malheureux.

Il le prit par l'épaule.

– Trouvez du monde pour porter nos affaires, hein ?

Il vit Yovell lever la main, ce qu'il avait coutume de faire lorsqu'il voulait lui rappeler quelque chose.

Il secoua Napier par l'épaule et dit :

– Je n'ai pas oublié.

S'attendait-il vraiment à ce que la jolie jeune femme, Lowenna, vienne assister à l'arrivée du vaisseau au mouillage, comme elle l'avait fait à l'appareillage ? Après tous ces mois, et les nouvelles qu'il y avait eu des batailles, croyait-il encore aux miracles ?

Il se rendit compte que Napier l'observait et lui avait posé une question. Il essaya de se ressaisir, mais tout ce qu'il entendait, c'étaient les mots de l'aide de camp. Il fit doucement :

– Nous devons regarder ensemble un nouvel horizon.

Ils commencèrent à gravir les marches. Jago attendit que quelques marins viennent en courant pour prendre les bagages et le coffre de mer du commandant. Ensuite seulement, il fit demi-tour et regarda la mer. Et le vaisseau.

II

SUR ORDRE DE LEURS SEIGNEURIES

Nancy, Lady Roxby, se tenait parfaitement immobile sur le seuil du bureau, attendant de le rejoindre, craignant de bouger ou de l'effleurer.

Elle avait oublié depuis combien de temps la voiture était arrivée en cliquetant dans l'allée. Les chevaux étaient fumants, après ce voyage depuis Plymouth. Pour lors, la voiture était comme abandonnée dans la cour des écuries et les chevaux avaient regagné le confort de leurs stalles. Il pleuvait. Derrière la rangée si familière des arbres dénudés, le ciel était lugubre et menaçant. Et pourtant, son neveu avait gardé sa vareuse dont les épaules étaient noircies par la pluie. Ses bottes étaient couvertes de boue. Il avait encore sa coiffure à la main, comme s'il n'était pas préparé à rester, comme s'il ne se faisait pas à ce qui était arrivé.

Elle attendait. Il s'avança vers le portrait que l'on avait installé près de la fenêtre, en face du large escalier. Il y accrocherait la lumière, tout en restant protégé des rayons trop éblouissants et de l'humidité. Elle doutait qu'il l'ait vu. Il lui dit soudain :

– Répétez-moi tout, tante Nancy. Je n'ai reçu aucune nouvelle, aucune lettre en dehors des vôtres. Vous n'oubliez jamais, même si cela doit troubler votre paix intérieure.

Elle le vit alors effleurer le portrait. Il suivit doucement du bout des doigts la rose jaune que l'artiste avait ajoutée,

après que Lowenna l'avait fixée à sa vareuse. Nancy s'approcha pour examiner son neveu. Toujours cette impatience, que son frère Richard comparait à celle d'un poulain. Il gardait son air de jeunesse, fantôme de l'aspirant puis du jeune officier qui avait obtenu son premier commandement, celui d'un brick, à l'âge de vingt-trois ans. Mais les premières rides étaient apparues. La tension, l'exercice de l'autorité, le danger, peut-être la peur aussi. Nancy était fille de marin et la sœur d'un des plus célèbres marins anglais. Du plus *aimé*. Elle ne se retourna pas, pour ne pas briser cet instant précieux, mais elle sentait derrière elle tous ces visages familiers, ces tableaux, qui l'observaient depuis la cage d'escalier et le palier plongé dans la pénombre. Comme s'ils jugeaient le portrait du dernier des Bolitho.

– C'était il y a un mois, Adam. Je vous ai écrit quand j'ai réussi à réunir tout ce que j'ai pu trouver. Nous savions ce qui s'était passé, Alger... Et avant tout, je souhaitais que les choses aillent mieux pour vous.

Il se retourna et porta sur elle un regard sombre, suppliant...

– La maison d'Old Glebe a brûlé. A-t-elle été...

Elle leva la main.

– Je l'ai vue. Je lui ai déjà dit qu'elle pouvait venir ici chaque fois qu'elle éprouverait le besoin de voir... une amie – elle se ressaisit. Sir Gregory avait ordonné que l'on effectue quelques travaux dans le vieux bâtiment, ainsi que sur le toit au-dessus des ateliers. Le temps était abominable, la tempête faisait rage à l'extérieur de la baie... Ils faisaient fondre du plomb pour les gouttières, c'est ce qu'on m'a dit. Puis le feu s'est déclenché. Avec ce vent, il s'est propagé avec la violence d'un feu de broussailles en été.

Adam se représentait la maison. La demeure d'Old Glebe avait d'abord été abandonnée, avant d'être revendue par le diocèse de Truro; la plupart des gens du cru pensaient que

Sir Gregory Montagu était fou d'avoir fait cette acquisition. Propriétaire d'autres résidences à Londres et à Winchester, il n'y venait qu'occasionnellement. Adam se remémorait la scène comme si c'était hier : le célèbre peintre le guidant à travers les nombreuses pièces austères, jonchées d'objets épars, pour éviter un autre visiteur, son propre neveu. C'est alors qu'Adam avait vu la jeune femme qui posait, son corps nu enchaîné à un rocher improvisé fait de draps froissés, installés sur un chevalet. Andromède, offerte en sacrifice au monstre marin. Elle se tenait immobile, telle une statue. À peine la voyait-on respirer. Son regard avait croisé celui d'Adam, puis elle l'avait détourné.

Lowenna.

Il lui avait écrit, espérant que ses lettres lui parviendraient. Qu'elle ressentirait quelque chose, qu'elle se souviendrait – de la rose jaune, ou de la fois où il s'était fait jeter à bas de son cheval, et sa blessure s'était rouverte. Elle avait couru à lui et une barrière s'était brisée. Elle-même lui avait peut-être écrit ; il n'était pas rare que du courrier s'égaré, des navires qui se manquaient, des lettres mal routées.

Il se moquait de lui-même, d'avoir conservé le billet qu'elle avait fait passer sur *Le Sans-Pareil* quand ils avaient quitté Plymouth pour rallier l'escadre de Lord Exmouth.

J'étais là, je vous ai vu. Que Dieu soit avec vous.

Nancy poursuivait :

– Sir Gregory était un homme têtu. Plus que quiconque. Vous avez pu le constater par vous-même. Il a insisté pour qu'on l'emmène à Londres.

– A-t-il été gravement blessé ?

– Il a subi des brûlures en essayant de venir au secours de Lowenna. Il y avait énormément de fumée. Elle n'est pas restée très longtemps ensuite. Elle voulait l'accompagner à Londres.

Adam passa les bras autour des épaules de Nancy, tout

ému de l'entendre désigner Lowenna par son prénom. Tant d'années avaient passé depuis qu'il était arrivé à pied de Penzance, seulement muni de l'adresse de Nancy et d'une lettre écrite par sa mère mourante. Tant d'années, et Nancy qui restait ce havre de paix.

Ils entrèrent bras dessus, bras dessous dans le bureau où brûlait une bonne flambée. Les ombres dansaient sur les portraits et les bibliothèques qui montaient jusqu'au plafond. Elle nota que tout était propre et bien ciré ; même les vieux livres brillaient, plus à cause du chiffon de quelque servante que parce qu'on les lisait. Elle connaissait si bien cette pièce, elle s'en souvenait avec affection, dans cette maison où elle-même et ses deux frères aînés avaient vu le jour.

Elle entendit la pluie tomber, les gouttes claquer contre les fenêtres.

Elle songeait souvent à cet endroit, aux femmes qui s'y étaient tenues pour attendre un vaisseau, *le vaisseau* ; le vaisseau qui, un jour, ne reviendrait pas.

Voilà l'histoire que racontaient tous ces visages graves alignés dans l'escalier et qui les observaient.

Adam prit ses mains dans les siennes.

– Vous savez, tante Nancy, je suis amoureux de cette femme.

Elle attendit la suite. Une petite voix intérieure lui susurrant : *Prends garde de ne pas souffrir une fois encore.*

Il y eut du bruit dans l'escalier. C'était le jeune David Napier, arrivé avec Adam, comme la dernière fois, tout excité en dépit de la perte du *Sans-Pareil*. Le culte que le garçon vouait à son héros attendrissait Nancy plus que tout. Surtout depuis que ce gros Daniel Yovell, prenant des airs de conspirateur, lui avait relaté un épisode alors qu'Adam sortait de la maison, marchant comme un aveugle, comme s'il cherchait quelque chose, incapable de croire ce qu'elle lui avait dit.

Cela s'était passé avant que la voiture des Bolitho, conduite par le jeune Matthew, quitte Plymouth.

Yovell lui avait décrit la scène, les yeux plissés, ses lunettes cerclées d'or remontées sur le front, comme souvent. « C'était dans l'échoppe d'un tailleur, dans Fore Street, une boutique pour ces messieurs de l'armée et de la marine. Le commandant Adam a acheté cette belle vareuse pour le garçon... Sir Richard y était en compte, lui aussi. » Il avait essayé de surmonter une soudaine et poignante bouffée de tristesse. « Le tailleur est arrivé en se frottant les mains, milady, très distingué, et il demande : "Que désirez-vous cette fois-ci, commandant ?" Et puis le commandant qui met la main sur l'épaule du garçon et qui répond tranquillement : "Vous allez vous occuper de ce jeune monsieur. Prenez ses mesures, c'est pour une tenue d'aspirant." Et Napier qui l'avait regardé, les yeux ronds, incapable de croire ce que le commandant venait de faire ; non, bien plutôt, ce qu'il avait prévu de faire depuis des mois. »

Elle lui demanda vivement :

– Quand saurez-vous, pour votre nouvelle affectation ?

Adam lui sourit, heureux de sortir de l'incertitude.

– On m'a dit que j'en serais prévenu par l'Amirauté, ici même.

Ses yeux se posèrent sur le portrait accroché près de la fenêtre. Tous les Bolitho étaient là à l'exception d'un seul, Hugh, son propre père.

Il chassa cette pensée.

– Ce sera donc un bâtiment.

– Une frégate ?

– Je suis commandant de frégate.

Elle se détourna pour arranger des primeroses dans un vase. Cette chère Grace parvenait toujours à égayer la maison avec quelques fleurs lorsqu'un Bolitho rentrait de mer, même au mois de mars.

Nancy s'accrochait aux paroles d'Adam. Celles-là mêmes qu'avait utilisées Richard lorsqu'il était revenu des mers du Sud avec une fièvre qui avait bien failli l'emporter.

Et Leurs Seigneuries lui avaient donné non pas une frégate, mais le vieil *Hypérion*.

Adam prit un dessin posé sur le bureau, représentant une sirène et un navire en route. Il fut pris d'un frisson, il avait la sensation que l'on venait de trahir à voix basse un secret. *Zénoria*, qui s'était jetée dans le vide du haut des falaises... comme sur ce petit dessin que lui avait envoyé sa cousine Elizabeth. La fille de Richard. Quand on y pensait, c'était une tragédie. L'amour et la haine, et une enfant au milieu de tout cela. Il demanda brusquement :

– Comment va Elizabeth ? J'imagine qu'elle est heureuse avec vous.

Nancy ne répondit pas. Adam et la jeune fille de ce héros national, « mon amiral d'Angleterre », comme disait Catherine, avaient quelque chose en commun.

Ils étaient si seuls.

De l'autre côté de la maison, non loin de la cour des écuries, Bryan Ferguson regardait Daniel Yovell terminer le bol de soupe que Grace lui avait préparé.

– Ça va te réchauffer, mon ami. Il y a un bon feu dans ta chaumière... nous avons gardé un œil sur tes affaires, le temps que tu t'étais porté « volontaire » pour le service !

Yovell reposa sa cuiller.

– On peut dire que c'était une bonne idée, Bryan.

D'un coup de menton, il lui montra une pile de dossiers de la propriété.

– Peut-être que je pourrais te donner un coup de main ?

Ferguson poussa un soupir.

– Je ne dirais pas non – et, changeant de sujet : On savait depuis quelques jours que t'étais sur le chemin du retour. C'est le brick courrier qui nous l'a dit. Les nouvelles vont vite, dans le coin.

Yovell ouvrit son manteau pour chercher sa montre.

– Nous l’avons vu appareiller alors que nous nous trouvions encore à Gibraltar – il fronça le sourcil. Il emportait à Plymouth les rapports d’avarie du *Sans-Pareil*. Je crois que le commandant présentait déjà ce qui allait arriver. Mais il essayait de ne pas y penser. *Le Sans-Pareil* représente tant pour lui. À ma modeste façon, j’ai du mal à comprendre, mais il faut croire qu’un commandant, n’importe lequel, voit les choses de manière différente.

Ferguson regardait les dossiers. En sa qualité d’intendant de la propriété, il s’efforçait d’être méticuleux, de ne rien négliger. Mais il n’était plus de la première jeunesse. Il ne pensait même plus à sa manche vide. À vrai dire, il ne se souvenait plus très bien de la bataille des Saintes où il avait perdu un bras, trente-cinq ans plus tôt. Grace l’avait cajolé jusqu’à ce qu’il recouvre la santé et le capitaine de vaisseau Richard Bolitho lui avait offert cette position d’intendant.

Comme s’il lisait dans ses pensées, Yovell lui dit :

– Tu vois encore John Allday de temps en temps ?

– Y vient de Fallowfield toutes les semaines se jeter un godet. Quelquefois, on descend tous les deux jusqu’au port. Il est pas remis, sacrément pas remis.

Il s’approcha du feu pour tisonner les braises ; le bois crépitait sous les gouttes de pluie qui ruisselaient par la cheminée carrée.

Il s’arrêta pour caresser le chat qui ronronnait près de la plaque en fonte comme il en avait l’habitude, avant d’ajouter :

– Le maître d’hôtel du commandant Adam... ça m’a tout l’air d’un dur à cuire.

C’était plutôt une question.

Yovell sourit et ses lunettes glissèrent un peu.

– Il y a à boire et à manger, comme qui dirait, mais ils s’entendent bien, et c’est comme ça depuis le début. Cela dit, c’est quand même pas un nouvel Allday !

Ils éclatèrent d’un grand rire.

Dehors, abrité sous l'auvent du toit des écuries, David Napier prêtait l'oreille. Il faisait déjà sombre. Il se doutait qu'ils seraient fatigués après ce voyage depuis Plymouth. Éreintés. Mais il n'en revenait toujours pas. Ils avaient reçu un accueil chaleureux et enthousiaste. Grace Ferguson avait manqué de l'étouffer et avait pris des nouvelles de sa jambe blessée ; elle s'était même encore davantage inquiétée que lors de son premier séjour. *À la demande expresse de son commandant.* Il lui avait tout raconté en long, en large et en travers. La seconde opération, à laquelle le chirurgien irlandais O'Beirne avait procédé en mer, juste avant cette sanglante bataille d'Alger. La blessure avait fini par s'infecter. C'était ça ou la mort. Il ne pouvait y croire, mais il n'avait pas eu peur. Puis la douleur effroyable du scalpel, des mains qui le maintenaient étendu sur la table, la souffrance qui montait et ces cris, des cris qu'il savait être les siens ; il avait failli s'étrangler avec la lanière serrée entre ses dents, avant qu'une obscurité miséricordieuse le sauve.

Il se souvenait aussi du bras du commandant, pendant tout ce temps, sur son épaule nue couverte de sueur. De sa voix, qui lui disait quelque chose, à propos d'une promenade à dos de poney. Il jeta un regard à Jupiter, dans l'écurie. Le poney plein de fougue, qui s'était ri de ses efforts maladroits pour le monter, lors de son premier séjour dans cette grande demeure qu'il osait désormais considérer comme sa maison.

Jupiter s'ébroua en piaffant, et Napier retira sa main. Le cocher, que tout le monde appelait le jeune Matthew, alors qu'il devait avoir des années de plus que le commandant, l'avait prévenu que le poney avait l'habitude de mordre chaque fois qu'il en trouvait l'occasion. Qu'aurait pensé sa mère, si elle avait été là ? Il chassa cette idée de son esprit. Elle s'en serait éperdument moquée.

La pluie cessa de tomber. Il s'apprêta à regagner la cuisine pour proposer son aide à la cuisinière.

Il s'humecta les lèvres. *Tout ça n'allait pas disparaître.* Ce moment, quand la voiture s'était arrêtée en tanguant devant une boutique, et que le commandant avait dit, presque sèche-ment : « Venez avec moi. Ce ne sera pas long. »

Même alors, il croyait que le commandant était au désespoir à cause de son bâtiment, qu'il souffrait encore des derniers instants qu'il avait dû passer seul, avant une ultime poignée de main et le canot qui poussait de la jetée. Il ne comprenait que trop bien.

Mais quand le commandant avait dit au tailleur tout réjoui, avec son gilet trop voyant et son mètre ruban, « pour ce jeune monsieur », il ne plaisantait pas. Il avait pu voir le bonheur de Yovell. Un uniforme d'aspirant.

C'était comme dans un rêve. Irréel. Il pouvait changer d'avis. *Ce jeune monsieur.*

Et pourquoi se croyait-il digne de cette offre incroyable, de cette nouvelle vie ?

– Vous là-bas... y a-t-il quelqu'un ?

Napier fit volte-face et dut se protéger les yeux, à cause d'un rayon de soleil laiteux. Il était si profondément plongé dans ses pensées qu'il n'avait même pas entendu le cheval approcher.

C'était une jeune fille, montée en amazone et tout de rouge vêtue. Son habit avait la couleur du vin qu'il servait parfois à son commandant. Ses cheveux sombres, retenus en arrière par une écharpe, étaient trempés de pluie.

Elle lui fit un signe de menton impérieux.

– Allez-vous m'aider ou rester là à regarder ?

Une porte s'ouvrit à la volée et le vieux Jeb Trinnick, qui, Napier l'avait appris, était chargé des écuries depuis la nuit des temps, arriva en claudiquant sur les pavés. C'était un géant, dont l'apparence était rendue plus redoutable encore

par son œil unique. Il avait perdu l'autre dans un accident de voiture. Cela faisait si longtemps que l'histoire était devenue une légende.

– Lady Roxby s'ra pas trop contente de vous voir arriver ici tout' seule, mam'zelle. Où est passé le jeune Arry?

Autre signe de tête méprisant.

– Il n'a pas réussi à suivre l'allure – elle lui montra une borne. Aidez-moi à descendre, voulez-vous?

Napier tendit les bras tandis qu'elle se laissait glisser de sa selle. Le vieux Jeb Trinnick emmena le cheval, tout en marmonnant entre ses dents.

Elle posa le pied à terre et dévisagea Napier.

– Vous êtes nouveau ici, c'est ça?

Ce n'était pas encore une femme, à peine une jeune fille. Napier ne s'entendait pas trop à estimer un âge, surtout chez les dames, mais il devinait qu'elle avait quinze ans environ, tout comme lui. Elle était fort jolie et ses cheveux, qu'il avait crus sombres tout d'abord, prenaient des teintes châtaines dans la lumière qui tombait.

– J'appartiens au capitaine de vaisseau Bolitho, mademoiselle.

Il avait remarqué cette façon qu'elle avait de se tenir et de se mouvoir, sûre d'elle, impatiente. Il ne vit pas qu'elle avait sursauté au nom du commandant.

– Son domestique – elle hocha la tête. Oui, j'ai entendu parler de votre dernière visite. L'an passé, c'est cela? Vous étiez tombé d'un âne.

– Je peux vous conduire à lui, si vous le souhaitez, mademoiselle.

– Je crois que je trouverai mon chemin.

Elle observait un cheval puissant, dans la stalle la plus proche, qui encensait en voyant approcher un palefrenier.

Avant qu'elle s'en aille, Napier lui dit :

– Une belle jument, mademoiselle. Elle s'appelle Tamara.

La jeune fille le toisa du regard. Ses yeux étaient gris-bleu, comme la mer. Avant de tourner les talons, elle lui dit :

– Je sais. Elle a tué ma mère.

Le vieux Jeb Trinnick, qui passait par là, lança à Napier :

– Prends du tour avec celle-ci, fiston. Elle est trop bien pour les gens de notre espèce, ou c'est en tout cas ce qu'elle pense. Voilà c'que j'en dis.

Napier regardait la grande jument qui ne quittait pas des yeux le seau du garçon.

– C'est vrai, pour sa mère ?

– C'était de sa faute.

Non loin de là, un autre garçon ramassait de la paille éparpillée au sol.

– Lady Bolitho, la veuve de Sir Richard qu'elle s'appelait – ses traits rudes s'adoucirent dans un sourire. Ça fait plaisir de revoir le jeune commandant ici. Mais je suppose que vous n'allez pas tarder à repartir ? La vie des marins, non ?

Il s'éloigna, quelqu'un l'appelait.

C'est alors que Napier prit conscience de la chose, et il eut l'impression d'ouvrir une porte sur un cauchemar. À bord du *Sans-Pareil*, il avait vu arriver plusieurs aspirants qui embarquaient pour la première fois. Ils étaient jeunes, pleins d'enthousiasme, certains n'avaient aucune expérience. Il n'était jamais très loin quand le commandant les recevait. Il s'agrippa à la porte de l'écurie.

S'il devenait aspirant, il se retrouverait seul.

Ils ne navigueraient pas ensemble. Pas la prochaine fois. Et peut-être jamais plus.

Ses propres paroles lui revenaient, comme pour se moquer de lui. *Nous prenons soin l'un de l'autre.*

– Alors, toujours debout ? Je pensais que vous seriez en train de dormir dans une bonne couche bien confortable, tant que vous pouvez encore !

Napier fit volte-face, un peu honteux, craignant d'avoir parlé tout haut.

Mais c'était Luke Jago ; il portait sur l'épaule un gros coffre comme s'il ne pesait rien et tenait dans l'autre main une fragile pipe en terre.

Jago n'attendit pas la réponse.

– Ils m'ont déniché une chambre dans la chaumière de Bryan Ferguson. Grace va me préparer une de ses spécialités ce soir, rien que pour moi.

Napier s'étonnait toujours de voir Jago accepter ou surmonter à peu près tout et n'importe quoi. Il parlait de l'intendant et de sa femme comme s'il les connaissait depuis des années. Un homme pas facile, dangereux si on lui cherchait noise, mais toujours franc du collier. Un homme qui ne craignait rien et, se disait-il, quelqu'un que l'on ne connaîtrait jamais vraiment.

Napier lui dit :

– Je regarde les chevaux.

Jago contemplait sa pipe.

– Bryan et moi, on va aller jusqu'à une petite auberge dont il m'a parlé. Mr Yovell pourrait peut-être en profiter pour faire un tour – la chose semblait l'amuser. Encore que la Bible est sans doute davantage à son goût !

Ils se retournèrent quand un autre cheval sortit des écuries. Jago laissa tomber :

– Sale temps pour se retrouver dehors sur les routes.

Napier vit le palefrenier ajuster les rênes et vérifier que la sangle était bien serrée. Le cheval piaffait d'impatience sur les pavés. Même dans cette pauvre lumière, Napier distinguait le tapis de selle bleu foncé et les armes brodées en or dans un coin.

– Le cheval du commandant.

Il songeait à la jeune fille vêtue de rouge lie-de-vin. C'était étrange que le commandant parte ainsi à cheval, alors que sa tante et sa jeune cousine l'accueillaient chez lui.

Napier dit doucement :

– Il est très troublé. Perdre son bâtiment...

– C'est pas la seule chose qui le soucie, mon garçon, si je crois ce que j'ai entendu dire – il sourit. Désolé. Dans pas longtemps, va falloir que je vous donne du « monsieur », qu'en pensez-vous ?

– Je veux faire ce qui convient, vous savez...

Jago savait qu'il était sérieux. Le danger, sa blessure, cette blessure qui aurait pu lui coûter une jambe, qui, avec la plupart des bouchers embarqués, la lui aurait certainement coûtée... tout cela n'était rien à côté du défi qui l'attendait.

Il mit la main sur l'épaule du jeune homme.

– Restez correct et soyez bon envers ceux qui seront sous vos ordres, que Dieu les garde – il le secoua doucement et ajouta : Vous vous retrouverez sur la dunette avant d'avoir compris ce qui vous arrive !

Ils entendirent des bottes tinter sur les pavés et Adam Bolitho s'arrêta pour les regarder, puis s'approcha du cheval rétif.

Le palefrenier le mit en garde :

– Ouvrez l'œil sur c'te routes, commandant Adam. Guerre ou pas, y a toujours des gens qui traînent par là !

Adam lui fit un grand sourire, mais Napier voyait bien qu'il était furieux. Adam lui dit :

– Envie d'essayer Jupiter, David ? Demain, peut-être ? Je me disais que j'aurais pu aller à Fallowfield rendre visite à John Allday et à sa famille.

– Mais je peux monter Jupiter tout de suite, commandant.

Il savait bien que le commandant ne l'écoutait pas, qu'il avait la tête ailleurs.

Adam se mit en selle. Son vieux manteau de mer battait comme une bannière dans ce vent humide. Il leva la tête vers une fenêtre, Napier ne savait pas laquelle, et cria :

– Je serai de retour pour le souper, prévenez la cuisine !

Puis il s'éloigna, les sabots de son cheval jetant des étincelles sur les pavés usés par le temps.

Jeb Trinnick les avait rejoints sans faire de bruit ; chose surprenante pour un homme qui boitait. En apercevant la pipe de Jago, il sortit une blague de dessous son tablier en cuir.

– Essaie donc ça. Je l'ai acheté à un marchand hollandais, la semaine passée. L'a pas l'air mauvais.

Le visage de Jago s'éclaira. Il s'avança d'un pas.

– C'est gentil à toi !

Napier demanda :

– Le commandant s'en va loin ?

Il essuya quelques gouttelettes sur son visage, pareilles à des larmes. Comme ce jour, cela faisait des mois, lorsqu'il l'avait vu avec cette jolie femme qui conduisait une jolie petite voiture attelée d'un poney.

Il entendit Jeb Trinnick répondre, un peu amer :

– Si vous voulez mon avis, il se rend à Old Glebe.

Il hocha la tête. De son œil unique, il examinait la fumée qui s'échappait de la pipe de Jago.

– Un lieu maudit que c'est, ou en tout cas, que c'était. Mon frère cadet vivait du côté de Truro, avant qu'il passe par-dessus bord à Camperdown. Y'm'disait qu'Old Glebe était plein de fantômes. Même que l'Église a été bien contente de s'en débarrasser et de la laisser au premier acheteur venu. C'était ce vieux, Sir Gregory Montagu.

Jago lâcha un gros nuage de fumée.

– C'est du bon tabac, Jeb.

Sans trop savoir pourquoi, Napier devinait qu'il s'agissait de cette femme ; il revoyait la tête du commandant, quand il avait lu le petit billet qu'elle lui avait fait parvenir avant que *Le Sans-Pareil* appareille pour rallier l'amiral.

Jeb Trinnick finit par se décider.

– Peu importe, j'veais envoyer un d'mes gars le rejoindre – il sourit. Juste pour assurer le coup !

Napier le regarda s'éloigner dans l'ombre en claudiquant. Un homme capable d'affronter toutes les situations. Il sentit le désespoir l'envahir. Mieux valait être comme Trinnick, ou comme Jago. Pas se faire trop de souci...

Il entendit un bruit sec. La jolie pipe de Jago, celle qu'il conservait avec tant de soin et qu'il avait bourrée avec le tabac hollandais de Trinnick, était tombée. Elle gisait sur le sol, brisée en morceaux sur lesquels tombait la pluie qui éteignait les cendres fumantes.

Cela devait faire quelque chose à Jago, plus qu'il ne le laisserait paraître. Il s'était endurci au fil du temps, peut-être à cause de tous les autres commandants sous les ordres desquels il avait servi. Ceux qu'il avait regardés d'en bas, admirés, haïs ; et enfin, celui dont il disait qu'il était maître après Dieu.

Car celui-là comptait pour lui. Et pour David Napier, qui n'avait que quinze ans, c'était comme une ligne de vie.

Il était près de midi quand le courrier arriva à la vieille maison grise. Une semaine, presque heure pour heure, après que *Le Sans-Pareil* avait jeté l'ancre à Plymouth.

Ferguson, qui se trouvait dans la cour des écuries, observait la scène. Napier montait Jupiter au pas, à l'aise, et faisait des allers-retours. « Ils s'entendent bien », comme disait Grace.

Ferguson connaissait ce courrier, tout comme les nombreux officiers de marine qui vivaient dans les environs de Falmouth. Il tendit la main pour signer l'enveloppe de toile, mais l'homme l'avait reprise assez sèchement.

– Pas cette fois. Le capitaine de vaisseau Bolitho en personne, même si je dois attendre son retour.

Ferguson entendit sa femme qui criait :

– Va prévenir le commandant, Mary !

Elle resterait là jusqu'à ce qu'ils en sachent davantage. Elle n'avait pas changé, et elle ne changerait jamais.

Le courrier se détendit un peu et descendit de son cheval couvert de boue. Il avait fait toute la route depuis Plymouth, et combien de milles encore avant ? Ferguson se demandait quelle distance ce pli avait bien pu franchir.

Les roues avaient sans doute commencé à tourner lorsqu'un canot de rade ou un garde-côte à l'œil particulièrement vif avait annoncé que *Le Sans-Pareil* remontait la Manche. Qu'il retrouvait le pays.

Grace Ferguson demanda à l'homme :

– Vous avez le temps de boire un verre ou de prendre un grog bien chaud ?

Le courrier secoua la tête.

– Non merci, madame. J'ai un autre client. À Penryn, chez le vieux commandant Masterman. J'ai peur que ça soye des mauvaises nouvelles. Son fils est porté disparu. À ce qu'on m'a dit, son bâtiment a sombré sur un récif.

Ferguson se retourna en entendant des pas sur les pavés. Ce genre d'histoire était assez coutumier en Cornouailles.

Adam Bolitho comprit tout de suite de quoi il s'agissait : le courrier debout près de sa monture, le jeune Matthew qui surveillait Napier sur son poney, Ferguson et Grace, la gouvernante, et enfin Yovell qui se tenait près de la porte de la roseraie. Les roses de Catherine, qui refleuriraient bientôt.

Pareils à des acteurs malhabiles, réunis là sans trop savoir pourquoi.

Le courrier sortit une petite écritoire de dessous son manteau. La plume était déjà parée. C'est un objet de ce genre que Lowenna avait dû utiliser, le jour où elle était venue voir *Le Sans-Pareil* lever l'ancre avant de prendre la mer.

Adam songeait à Old Glebe, à l'aspect de la demeure le soir où il était parti à cheval pour aller la voir. Sa monture avait émis un hennissement plaintif et lointain, peut-être à cause de l'odeur prenante de la cendre et des poutres calcinées. Ou pour une autre raison, plus sinistre. Les fenêtres

noircies, vides et lugubres sur le ciel où fuyaient des nuages. Les fenêtres de la pièce où elle gardait sa harpe, près de l'atelier sans toit où il l'avait vue lors de sa première visite, enchaînée sur un rocher factice. Le sacrifice...

Il y était retourné en plein jour. Le spectacle avait été pire. Il voulait s'y rendre seul, mais Nancy l'avait accompagné. Elle avait insisté. Peut-être avait-elle besoin d'être là, elle aussi.

Le corps principal de la bâtisse était trop endommagé pour que l'on puisse s'y risquer. Partout il y avait de la cendre, du verre noirci tombé des fenêtres dont il se souvenait si nettement, des chevrons brisés qui pointaient comme autant de dents cruelles. Quelques toiles brûlées, également. Impossible de dire si elles étaient vierges ou à demi achevées lorsque le feu avait envahi l'atelier.

Ou des toiles en cours de restauration. Le portrait de Catherine, notamment, qu'elle avait commandé elle-même pour l'accrocher à côté de celui de Sir Richard, dans « leur chambre », ainsi que la plupart des domestiques continuaient de dire. Elle portait une tenue de marin, l'habit dont elle était vêtue lorsqu'elle se trouvait dans le canot non ponté après que Sir Richard et elle avaient été victimes d'un naufrage. Allday, quand on réussissait à le faire parler, racontait avec ses mots à lui comment Catherine et Sir Richard avaient conquis tous les cœurs après ce qu'ils avaient enduré dans ce canot et qui aurait pu leur être fatal. Il évoquait le courage exemplaire dont cette femme avait fait preuve, seule au milieu d'hommes désespérés et qui craignaient pour leur vie. Tout cela avait imprimé un souvenir indélébile dans la mémoire du vieux maître d'hôtel de Sir Richard. « Elle a même réussi à me faire chanter une ou deux ballades ! » Et il éclatait de rire, tout fier.

Adam n'avait jamais vu Nancy lui cacher ses pensées. Elle s'était brusquement retournée dans l'allée envahie par la végétation. Plus loin, la maison calcinée et la chapelle fai-

saient un décor sinistre. Et encore au-delà, la mer. La mer qui attendait toujours. *Peut-être un nouvel horizon.*

– C’est Mary, la femme de chambre de l’étage, qui l’a retrouvé.

Elle attribuait toujours un titre, une sorte d’étiquette, à chaque membre de la domesticité, pour le cas où Adam en aurait oublié entre deux passages. Cela lui rappelait ce qu’on lui avait enseigné pendant des années, quand on parlait de ses marins, de ses « gens », comme les appelait Richard Bolitho. *Souvenez-vous de leurs noms, Adam, et servez-vous-en. Leur nom, c’est parfois la seule chose qui leur appartienne en propre.*

Mary était arrivée en hurlant dans la cuisine. Le portrait de Catherine avait été lacéré. Seul le visage était encore intact. Comme si cet inconnu avait voulu que le monde entier sache qui était cette femme.

Sir Gregory Montagu ne s’était pas montré optimiste, mais il avait emporté la toile endommagée dans son atelier. Désormais, ils ne sauraient jamais la vérité.

Adam y avait souvent repensé. Il y avait des Gitans dans les environs, plus que d’habitude, mais cela ne leur ressemblait guère. De la nourriture, de l’argent, quelque chose à revendre ; là, c’était différent. Il s’était détesté d’avoir songé un instant à Elizabeth, la fille de Belinda. Elle pouvait considérer Catherine comme une ennemie, celle qui avait brisé le mariage de ses parents, mais, ce jour-là, elle était allée voir une amie à la frontière du Devon.

Il se rendit compte soudain qu’il avait signé le reçu du pli et que le courrier remontait en selle.

Il savait que Yovell et Ferguson l’avaient suivi quand il s’était rendu à Old Glebe, désireux de l’aider, mais gardant toutefois leurs distances.

Il pénétra dans le bureau et prit le couteau posé près du dessin d’Elizabeth, celui qui représentait cette sirène. Il

songeait à la montre qui avait arrêté un jour une balle de mousquet et sur le couvercle de laquelle était gravée une petite sirène. Il n'en restait plus que le boîtier, que Napier conservait comme un talisman.

Le couteau hésita un bon moment ; le sceau et le cachet de l'Amirauté brillaient dans la pâle lumière du soleil. Ce couteau avait appartenu au capitaine de vaisseau James Bolitho. Sir Gregory Montagu était venu ici à l'époque, on lui avait demandé de peindre une manche vide sur le portrait accroché dans l'escalier, après que le commandant James avait perdu un bras aux Indes. Peut-être regardait-il en ce moment du haut de son portrait le dernier des Bolitho, le fils de celui qui avait trahi la confiance de son père. Et son pays.

Il entendit l'enveloppe tomber sur le sol. Il ne se souvenait pas d'avoir reposé le couteau sur le bureau.

Cette belle écriture familière, le style précis. Mais sans émotion.

La missive était adressée à *Adam Bolitho*.

À réception de ces ordres, vous partirez sans délai...

Il parcourut la suite. Aucune mention de bâtiment, aucun nom ne lui sautait à la figure... Comme son premier commandement, un petit brick, la *Luciole*. Ou l'*Anémone*. Il se reprit. Ou *Le Sans-Pareil*.

... pour vous mettre aux ordres et à la disposition de Sir Graham Bethune, chevalier du Bain, vice-amiral de la Bleue, puis attendre des instructions ultérieures.

Le tout complété par une courte note donnant des informations sur le voyage, le logement et autres détails sans importance.

C'est Yovell qui prit la parole le premier.

– De bonnes nouvelles, commandant ?

Ferguson versait on ne sait quoi dans un verre. Sa main tremblait. *Encore une chose que j'aurais dû remarquer.*

– L'Amirauté, Daniel. Leurs Seigneuries souhaitent me

voir. C'est un ordre, pas une suggestion – et il ajouta, soudain amer : Ni un vaisseau !

L'épais document était tombé près de l'enveloppe. Sans tenir compte de son embonpoint, Yovell le ramassa.

– Avez-vous vu, commandant ? Il y a quelques mots au verso.

Adam prit le papier. Un commandant sans bâtiment. Dieu sait s'ils étaient nombreux dans le même cas. *Pas de bâtiment.*

Il regarda l'écriture, mais c'est un visage qui s'imposa à son esprit. Le vice-amiral Bethune. Il l'avait rencontré à plusieurs reprises, à Malte la dernière fois. Bethune avait commencé sa carrière comme aspirant à bord d'une petite corvette, l'*Hirondelle*, le premier commandement de Sir Richard Bolitho. Un homme qui savait se faire aimer, et à l'époque le plus jeune vice-amiral que l'on ait vu depuis Nelson. Il avait commandé des frégates, connu des promotions, jusqu'à se trouver affecté à l'Amirauté.

Je vous écrirai sans tarder ; je vous entretiendrai de quelques propositions qui m'ont été soumises. Vous traiterez toutes vos instructions dans le plus grand secret. Je compte sur vous à ce sujet. Puis sa signature. Adam retourna la feuille et la porta à la lumière. Bethune avait ajouté, comme si l'idée lui en était venue après coup : *Faites-moi confiance.*

Adam reposa son verre sur le bureau. Du bordeaux ? du cognac ? Il n'en savait strictement rien.

Yovell lui dit :

– C'est Londres, commandant – il hocha la tête avec un sourire triste et ajouta : Sir Richard n'avait aucun intérêt pour cette ville. Enfin jusqu'à ce que...

Adam passa près de lui, non sans effleurer son bras potelé.

– *Jusqu'à ce que*, Daniel. Tout ce que cache cette simple expression...

Il quitta le bureau et se trouva à contempler un autre feu de bois. Apparemment, des mains invisibles s'employaient à les alimenter.

– J’aurai besoin du jeune Matthew pour la première étape jusqu’à Plymouth. Ensuite...

Il s’approcha du feu et tendit les mains.

– Tout doit être précisé dans mes ordres.

C’était un voyage long, fatigant et inconfortable. Et qu’y aurait-il au bout? Peut-être rien. Ou encore allait-on simplement lui demander de décrire la part que *Le Sans-Pareil* avait prise dans l’attaque puis dans la victoire d’Alger.

– J’aurai besoin de plus d’affaires que d’habitude. Il faut que je dise à Napier...

Il s’interrompt. Napier ne viendrait pas à Londres. Si Bethune avait ajouté cette petite phrase innocente, il y avait une raison. Il s’adressa à Yovell qui était dans l’entrée :

– Envoyez chercher le tailleur, voulez-vous?

Il aperçut Napier qui l’observait, dans le petit couloir qui menait à la cuisine. Le garçon avait deviné. On le lisait dans ses yeux.

Adam repensa à Bethune. C’était tout ce qu’il avait.

Faites-moi confiance.

Le vice-amiral Sir Graham Bethune farfouilla dans quelques papiers épars sur son bureau, avant de se tourner vers la pendule tarabiscotée, décorée d’une girouette et de chérubins prenant la pose.

Il était venu à pied à l’Amirauté, traversant le parc, et avait refusé la voiture. Parfois, il lui arrivait de monter son propre cheval. Ce n’était pas par vanité, mais c’était plutôt le sens de ce qu’il avait à faire et qui le motivait chaque jour.

Il se leva. À sa surprise, l’exercice ne lui avait pas calmé les nerfs. C’était absurde; il n’y avait rien qui puisse l’inquiéter.

Il traversa la pièce et s’arrêta devant le tableau qui représentait une frégate en pleine action. Sa propre frégate, aux prises avec deux frégates espagnoles. Le pronostic n’était pas fameux, même pour un jeune commandant plein d’audace,

comme il l'était alors. Pourtant, il avait contraint la première à s'échouer et s'était emparé de l'autre. Il effleura inconsciemment le galon doré qui ornait sa manche. Il avait été promu amiral presque immédiatement après, et avait dès lors connu la routine fastidieuse de l'Amirauté. Des réunions qui n'en finissaient pas, des entretiens avec ses supérieurs ou, parfois, le Premier lord; on avait même fait appel à lui pour décrire divers plans et opérations au Prince-Régent.

La chose lui convenait assez, tout comme son uniforme et le respect qu'il suscitait.

Le temps était humide, mais dans le parc il avait vu autant de cavaliers et de femmes qu'à l'accoutumée. Il s'attendait souvent à y trouver Catherine, à cheval elle aussi, ou dans la voiture aux armes de Sillitoe. Comme lors de leur dernier rendez-vous. Il se mordit la lèvre. Vraiment le dernier.

Il s'approcha d'une fenêtre pour observer en contrebas les charrettes, les voitures et les chevaux qui se bousculaient. Toujours cette vie, cette animation.

Il avait fini par accepter ce mode d'existence et par s'y accoutumer. Il y mettait un zèle qui surprenait souvent ses contemporains. Il entretenait sa forme; il aimait certes le bon vin et appréciait la compagnie, mais prenait soin de ne pas se laisser aller. Il avait vu trop d'officiers généraux se dégrader et vieillir avant l'âge. On avait parfois du mal à les imaginer, le sabre à la main, arpentant un pont alors que la mort faisait des ravages autour d'eux. Il revint à son bureau, encore plus nerveux qu'avant.

Et moi, dans tout ça?

Certains choisissaient de ne pas en tenir compte, de s'imaginer que grade et ancienneté étaient éternels. Il effleura le dossier posé sur le bureau. Cela le tourmentait.

À la fin de l'année précédente, la liste navale comptait deux cents amiraux et huit cent cinquante capitaines de vaisseau. Aux capitaines de frégate et lieutenants de vaisseau, il fallait

encore ajouter cinq mille officiers. Cette flotte imposante et toutes ces escadres, même celles qui étaient commandées par des officiers fameux ou couronnés de succès, se réduisaient à leur plus simple expression. On avait abattu des forêts entières pour construire ces bâtiments, et désormais chaque port, chaque chenal était rempli de ces tristes souvenirs.

Et moi, dans tout ça ?

Il ne restait pas un seul amiral de moins de soixante ans, si bien que toute promotion était bloquée. Un capitaine de vaisseau, à supposer qu'il fût assez heureux pour avoir encore un emploi, pouvait conserver ce grade sans en bouger pendant trente ans.

Il fit la grimace. Ou encore, ils survivaient en demi-solde, silhouettes sombres errant sur le front de mer en regardant le port. Se souvenant. Pleins d'effroi.

Il songeait à sa femme. *Lady Bethune*. Difficile de penser à elle autrement qu'avec ce titre. *Vous pourriez prendre votre retraite quand vous voudrez, Graham. Vous n'êtes pas pauvre. Vous pourriez voir davantage les enfants*. Leurs deux « enfants » étaient adultes, des étrangers charmants qu'ils rencontraient de temps à autre. Sa femme dirigeait tout. Il se rappelait cette réception : elle avait souri quand Catherine Somervell s'était fait humilier. Et cette nuit au cours de laquelle Catherine aurait pu se faire violer, tuer même, sans l'intervention de Sillitoe et de quelques-uns de ses hommes...

Bethune ne cessait d'y penser, encore et toujours. Il avait reçu Catherine ici même, dans cette pièce somptueuse, au siège de l'Amirauté. Le plus jeune vice-amiral de la liste navale depuis Nelson. Et cela risquait de durer si la situation ne s'arrangeait pas.

Elle, la femme qui avait défié la bonne société en s'affichant au bras de Sir Richard Bolitho.

Il regarda le fauteuil dans lequel elle s'était assise ; il se

souvenait de son odeur de jasmin. De ses yeux lorsqu'elle souriait. Lorsqu'elle riait, et puis...

Il pourrait peut-être obtenir une affectation dans un arsenal, comme Valentine Keen. Lui aussi avait servi comme aspirant sous les ordres de Richard ; à présent, sa marque flottait sur le Nore. Mais une marine sans vaisseaux n'a rien d'exaltant. Les vieux ennemis, les éternels ennemis, étaient devenus des alliés peu faciles désormais. En principe.

Il songea à cette campagne contre la traite des esclaves, que beaucoup avaient cru matée après la victoire d'Exmouth devant Alger.

Il fit le tour de son fauteuil et essaya de chasser tout cela de ses pensées. Sillitoe était devenu le protecteur de Cathérine, même si certains insinuaient qu'ils étaient amants. Lui aussi s'était rendu ridicule en laissant paraître ses sentiments et ses craintes.

Il se souvenait des propos que lui avait tenus le Premier lord. « Ce n'est pas une loi votée au Parlement qui fera cesser l'esclavage, Graham. Trop de fortunes se sont bâties là-dessus... Leurs Seigneuries et moi-même y avons souvent réfléchi. Un nouveau commandement, à qui l'on confierait une mission difficile et peut-être même dangereuse. Une démonstration de force, suffisante pour afficher notre détermination, mais assez souple pour ne pas nous opposer à nos "alliés" ou les gêner. Vous savez bien, Graham, que les candidats ne manquent pas. » Il avait laissé ses mots pénétrer. « Mais je préférerais que ce soit *vous* qui vous en chargiez. »

Bethune, posté de nouveau à la fenêtre, observait l'agitation de la rue. Des gens, des chevaux, des roues cerclées de fer. Un autre univers, auquel il allait devenir étranger ; et quelqu'un d'autre s'installerait à sa place dans cette pièce.

Il aimait le commerce des femmes et elles le lui rendaient bien. Mais un risque reste un risque. Et de toute manière, il

pouvait conserver son affectation présente pendant plusieurs mois. Il soupira. Plusieurs années même.

Il tira un peu sur le plastron de son gilet et examina son reflet dans la vitre tachetée de gouttes de pluie. Une fois de plus, il songea à Richard Bolitho. Comme si c'était hier. Ses yeux, lorsqu'il observait l'ennemi qui se rapprochait, sa souffrance quand il comptait les vies que cela leur avait coûté. Son sens de la décision et sa voix calme. *Qu'il en soit ainsi.*

Quelqu'un frappa contre les portes sculptées, exactement à l'heure prévue.

– Oui, Tolan ?

– Le capitaine de vaisseau Bolitho est arrivé, sir Graham.

L'ombre s'avança sur le tapis de prix. Le visage n'avait pas changé. On eût dit Richard, en plus jeune ; les gens les avaient souvent pris pour deux frères.

La même poignée de main, très ferme ; ce sourire à peine esquissé. Et une sorte de désespoir dans le regard. Il n'avait sans doute pas pu penser à autre chose pendant tout le trajet depuis la Cornouailles. Le voyage avait dû lui prendre cinq jours, il fallait changer les chevaux, partager une voiture avec des inconnus, et, pendant tout ce temps, ressasser les mêmes pensées...

Adam Bolitho avait fait la preuve de sa valeur et au-delà. On connaissait ses qualités et ses capacités. Des stratèges en chambre de l'Amirauté en parlaient comme de quelqu'un d'imprudent. Mais alors, que dire d'eux.

Il se souvenait de ses propres incertitudes, de ce qui l'avait poussé à écrire *Faites-moi confiance* au dos de ses ordres à ce jeune homme sombre. *J'ai été comme lui. Commandant de frégate. C'était une autre époque.*

Il serait inconvenant de faire traîner cette réunion qui serait la première de beaucoup à venir, ou la dernière.

Il commença de manière plus abrupte qu'il ne l'aurait souhaité.

– On m’a donné une nouvelle affectation, Adam, et je souhaite vous avoir comme capitaine de pavillon – il leva la main pour l’empêcher de parler. Vous avez accompli de grandes choses et j’ai obtenu l’accord de mes supérieurs, sans compter les louanges de Lord Exmouth. Je vous ai vu à l’œuvre, moi aussi, et c’est la raison pour laquelle je veux... – il se corrigea : *J’ai besoin* de vous comme capitaine de pavillon.

Adam s’aperçut que le vieux domestique lui avait approché un siège avant de disparaître dans la pièce voisine.

Il avait du mal à organiser ses pensées. Ce voyage interminable, son arrivée à l’Amirauté. Des visages sans expression, des têtes penchées pour l’écouter, comme s’il parlait une langue étrangère.

Une cloche sonna. Il leva la tête vers le plafond orné de dorures : des oiseaux inquiets qui s’envolaient alors qu’ils entendaient le même son toutes les demi-heures.

Il se frotta les yeux pour essayer de remettre de l’ordre dans ses idées, mais les images persistaient. Il avait demandé au jeune Matthew de traverser Plymouth par un autre chemin, Plymouth où il avait reçu pour instruction de changer de voiture.

Il revoyait ces mots, comme écrits en lettres de sang : *Ne regarde jamais en arrière.*

Il avait finalement repéré *Le Sans-Pareil* en s’aidant d’une lunette, non loin de son précédent poste de mouillage. En l’espace d’une semaine, le navire avait tant changé qu’il en était presque méconnaissable : les mâts de hune et le gréement dormant avaient disparu, les ponts étaient jonchés de cordages et d’espars, des caisses et des tonneaux s’entassaient là où se trouvaient autrefois les dix-huit-livres, alignés comme des fusiliers devant leurs sabords. Des sabords désormais vides. Morts.

Seule la figure de proue était toujours là, intacte, immuable, la tête rejetée en arrière, les seins en avant, fière et pleine de défi. Et, comme la jeune femme de l’atelier, sans défense.

Ne regarde jamais en arrière. Il aurait pourtant dû le savoir.
Bethune lui disait de sa voix calme et d'un ton égal :

– Vous avez servi pendant une longue période sans prendre guère de repos, Adam. Mais le temps ne m'aide pas. Votre nouvelle affectation prendra effet dès qu'il plaira à Leurs Seigneuries.

Adam se retrouva debout, comme si des mains invisibles le forçaient à se retirer. Au lieu de cela, il demanda d'un ton très calme :

– À bord de quel bâtiment, amiral ?

Bethune expira lentement, un petit sourire aux lèvres.

– *L'Athéna*, un soixante-quatorze. Il achève son armement à Portsmouth.

Il jeta un coup d'œil au tableau qui représentait les vaisseaux aux prises et un soupçon de regret effleura ses traits. Il reprit :

– Ce n'est pas une frégate, j'en ai peur.

Adam lui tendit la main. Il avait dit cela avec tant de simplicité, en cet instant qui était le plus important pour tout commandant. Il regarda Bethune avec le sentiment de le comprendre.

Cela vaut pour nous deux. Adam finit par répondre :

– Ce n'est certes pas une frégate, amiral, mais c'est un *bâtiment*.

Il prit dans sa main un verre que l'on avait gardé au frais.

Le nom de ce vaisseau ne lui disait rien. Sans doute un vieux deux-ponts, peut-être comme celui où tout avait commencé pour lui. *Mais un bâtiment.*

Il effleura le sabre accroché à son côté.

Il n'était pas seul.